

Rendez-vous à L'Hôtel

Patrick Chauvel

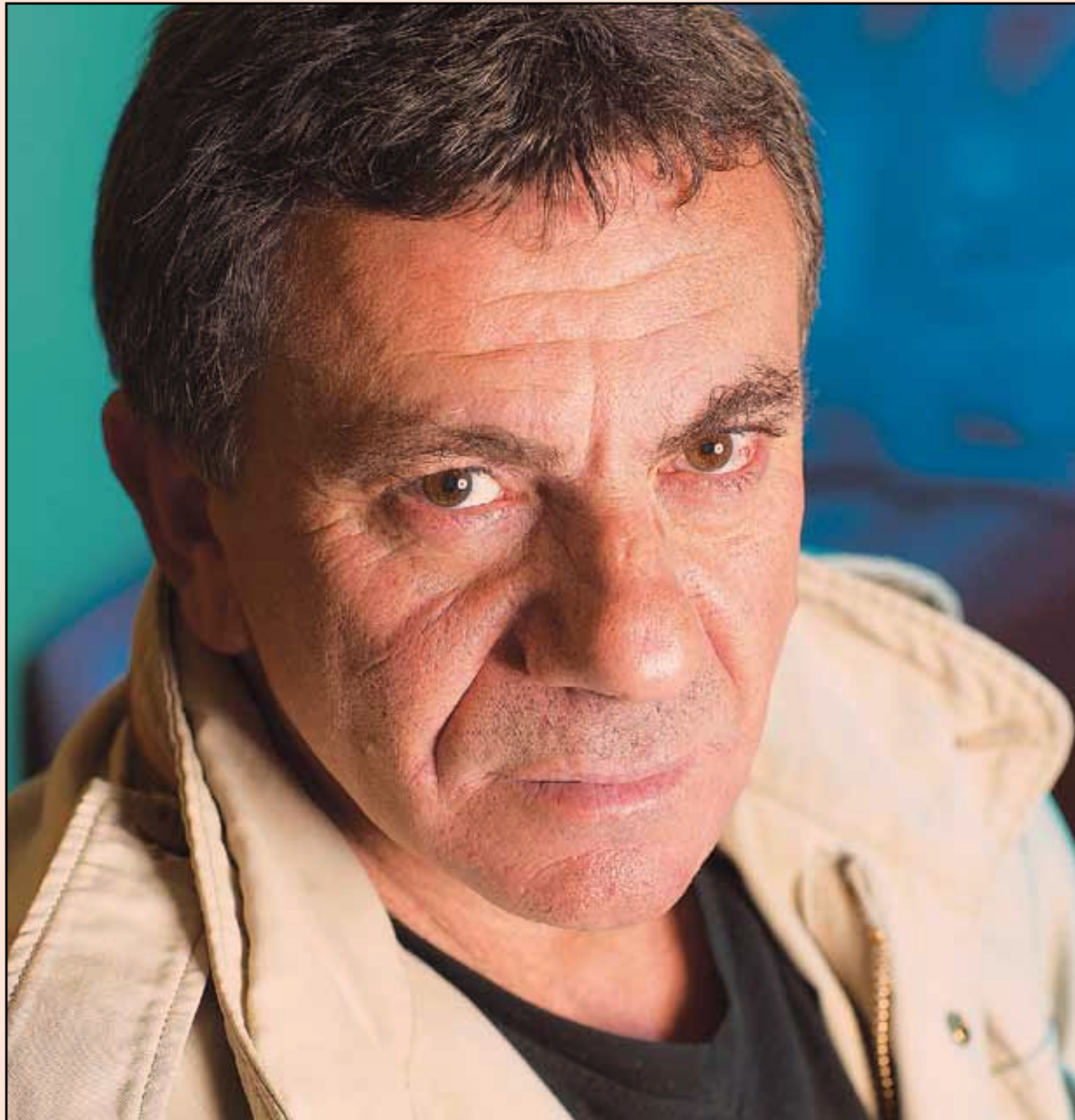
Il ne devrait plus être là. Couvert de cicatrices, meurtri par l'histoire, illuminé par la folie du monde contemporain. Ses yeux portent les traces des visages disparus qu'il a filmés ou photographiés. Sa plume couche le sang des innocents. Sentinelle et témoin, traqueur et rapporteur, inconscient et responsable, le correspondant de guerre sort de son embuscade.

Chaque semaine, **Le nouvel Economiste** révèle un tempérament à « L'Hôtel », rue des Beaux-Arts. Paris VI°. Portrait d'un aventurier de l'amour devenu un baroudeur de la guerre.
Par Gaëll Tchakaloff

Même pas peur. Il sait qu'il a la Baraka. Il n'a jamais eu l'intention de mourir. Des balles, il en a reçu. Les éclats de mortier, il les porte encore. Parce qu'il est l'un des derniers correspondants de guerre indépendants ayant couvert les conflits majeurs de la seconde moitié du xx^e siècle, il doit raconter. Le Vietnam, le Cambodge, le Liban, le Salvador, l'Afghanistan, la Tchétchénie, Israël, la Palestine... « Mon métier n'est pas un métier. C'est une façon de vivre », lance-t-il, narquois. Longtemps considéré comme « le photographe le plus fou de la planète », Patrick Chauvel a décidé de diversifier ses outils de communication. Si la photographie reste son épine dorsale, c'est désormais à la réalisation et à l'écriture que s'attelle également ce reporter de la misère humaine. En dépit des douleurs de la guerre, son cœur est resté pur. Sa plaie n'est pas liée aux conflits. C'est celle du désamour. Elle remonte à l'enfance. Mais sa violence demeure rentrée. « Hargneux, innocent, il est petit mais il sait cogner », affirme son ami et nouveau complice professionnel, Jean-Marc Barr.

Un cœur en hiver

Dans la guerre, il trouve l'amour. Celui qui lui a manqué. L'absence d'une mère, partie reconstruire une vie ailleurs. Les voyages du père, grand reporter au *Figaro*: « Quand des milliers de gens essaient de vous tuer, c'est que vous êtes vraiment important. C'est une preuve d'amour ». Etrange conception d'un homme qui n'a pas encore pensé les fêlures du passé. Les enfants sont placés dans des familles d'accueil. Son frère meurt de la tuberculose. Sa sœur reste un long moment en sanatorium. Son grand-père, diplomate, héberge Patrick dès l'âge de 3 ans. New York, Genève, Londres. Puis une pension militaire, choisie par son père, à Jouy-en-Josas. Une éducation à la dure. Et des changements de lycée à n'en plus finir. Pendant les heures de cours, Patrick dessine. Le cancre abandonne ses études. Sa mère, il l'a retrouvée à l'adolescence. Trop émotive pour que Patrick s'attache. Il aime les apparences rustres. Les tempéraments tenus. Avec son père, c'est une autre histoire. Car Jean-François Chauvel vit l'existence que son fils rêve d'avoir. « Adolescent, le journaliste que j'admirais le plus se trouvait être mon père. C'était un sacré mec ». Il le fascinait par ses feuilletons de presse écrite. Parce qu'il ne joue pas le sentiment, son père devient son ami. Autour de l'icône, une bande de voyous, de grands journalistes et d'aventuriers vont sceller le destin de Patrick: Gilles Caron, Pierre Schoendoerffer, Joseph Kessel, Jean Lacouture... L'histoire qu'il a entendue à l'école n'a pas d'intérêt à côté de celle



M. Bertrand/Le nouvel Economiste

La mémoire dans la guerre

qui est racontée chez son père. Alors, il décide de partir. En répondant à une annonce dans un journal israélien à quelques semaines de la guerre des six jours, il découvre son métier. Gilles Caron lui laisse un Leica M3 que Patrick n'aura pas l'occasion de lui rendre. Parti remplacer des civils dans les kibboutz, il fait le mur pour rejoindre les premières lignes lorsque la guerre éclate. Les photos sont ratées. Peu im-

aux appareils photos. « J'ai appris l'inquiétude depuis que j'ai des enfants. A leur naissance, j'ai failli avoir des infarctus. Cela fait beaucoup plus peur qu'un conflit. » Peu à peu, il devient pointu dans son métier: Photographe de guerre. Formé au laboratoire de *France Soir*, il abandonne rapidement le show-business pour les tranchées. Travaillant pour *Newsweek*, *Stern*, *Paris Match*, Sipa-Press, Sygma... Il

calme. On est détendu ». Bien mieux, son humanité ressort. Il est là pour capter les histoires et les émotions. Elle est là, sa famille. Dans le monde entier. A sa façon, il donne un peu d'amour à ceux qui ont besoin que l'on parle d'eux. Et il en reçoit en retour. Cela devient une drogue. Plus un conflit sans lui. Plus un témoignage auquel il ne participe. « Pour le Tchétchène, ce qui compte est que l'on parle de lui. S'il n'y a

« Quand des milliers de gens essaient de vous tuer, c'est que vous êtes vraiment important. C'est une preuve d'amour. »

porte, Patrick a compris son chemin. Contrairement à ce qu'il avait prévu, il ne sera ni dessinateur, ni pilote de chasse, ni coureur automobile.

Les mille et une guerres

Près de 300 jours par an à l'étranger. Bercé par les tirs en rafales, les départs précipités et... les constructions amoureuses successives. Quatre mariages, quatre divorces, quatre enfants avec trois femmes différentes. L'histoire se répète. Il élèvera seul deux de ses enfants. Epousant sa baby-sitter pour combler les absences. Dans son sac de voyage, les biberons se mêlent

trouve ce qu'il est parti chercher. De l'aventure, résolument. Un brin d'héroïsme, indiscutablement. Mais aussi le terrain vierge, la fuite, la nouvelle identité, l'absence de repères, lui, qui est devenu celui du photo-journalisme. Son histoire, il peut l'oublier le temps d'un voyage. Celle des autres demeure plus essentielle: « La durée de vie d'un combattant en temps de conflit est d'un quart d'heure. Tout ce qu'il dit est important. » De la même manière, sa violence s'apaise au contact de celle des autres: « Sur un conflit, la colère que l'on a est tellement dépassée par la violence ambiante que ça

pas de témoin d'un crime, il n'y a pas de crime ». Il veut être partout. « Pour moi, la Tchétchénie, l'Irak, Israël, la Palestine, ce sont d'abord des gens que je connais et qui comptent sur moi pour raconter. Quand il y a une offensive, je pense à des visages, des noms de femmes, d'enfants et de combattants. Alors, pour écrire à Paris, je coupe la radio. Autrement, le départ me dérange ».

La revanche d'un complexe

Deux livres pour une réconciliation. Celle de l'écriture. Le père en étendard, la vengeance du cancre. Il fait toujours des cascades de fautes d'or-

thographe. Il peut encore écrire 40 pages sans verbe. Mais la femme qu'il aime corrige. Elle travaille dans une maison d'édition. Il a retrouvé la confiance. Alors il a raconté son métier dans *Rapporteur de guerre* (*), puis son histoire d'amitié dans *Sky*(**) : « L'écriture est un véritable challenge. Je ne pensais pas prendre un pied pareil sans enlever mon pantalon ». Aujourd'hui, le baroudeur brutal s'est affiné. Il prépare un troisième ouvrage sur une tribu perdue d'Asie, un court-métrage sur un photographe palestinien, interprété par Jean-Marc Barr. Désormais, Patrick manie aussi bien la caméra que l'écrit ou la photo. Peu importe le support. « Aujourd'hui, l'information est tellement omniprésente que si l'on ne sait pas ce qui se passe, c'est que l'on refuse de le savoir ». Parallèlement, il continue sa carrière de comédien dissident, entamée aux côtés de son oncle, Pierre Schoendoerffer, dans *L'Honneur d'un capitaine*. Au mois d'août prochain, il interprétera un journaliste dans le prochain long-métrage de Christophe de Ponfily, auteur du livre *Massoud l'Afghan*. Bien qu'il parte de moins en moins, la guerre le poursuit toujours. Elle est partout, autour de lui. « On trimbale toujours la guerre avec soi. Les sons et les odeurs la rappellent. Les barbecues renvoient aux cadavres brûlés. A Paris, un homme entre dans un bar, on a l'impression qu'il va se faire tuer. A la campagne, près des buissons, on pense toujours à une embuscade... ». La Guerre ici, son grand projet de 30 photos géantes et d'un livre imaginant la guerre dans des lieux parisiens symboliques, incarne parfaitement l'essence de Patrick Chauvel. Les Champs-Élysées au petit matin, envahis par un combat tchétchène... Ses clichés, anciens et récents, se superposeront bientôt pour incarner la méfiance. Méfiance des conflits à venir. Méfiance des apparences. Méfiance de la violence gratuite. Au fond, la mort est la seule chose dont il ne se soit jamais méfié. « Entre la mort et lui, il y a un papier de cigarette », rappelle le cinéaste Pierre Schoendoerffer. ■

Signes

• Fan de

Yasser Arafat, Menachem Begin, Henry de Monfreid, Hugo Pratt, l'archevêque Oscar Arnulfo Romero, Robert Surcouf.

• Ses dates

Les naissances de ses quatre enfants, âgés de 5 à 24 ans: Adrien, Romain, Antoine et Angélique.

1967: La guerre des six jours.

1973: La panique au Vietnam.

1979: La Révolution iranienne.

• Ses lieux

La Bretagne, Le Vietnam, L'Amérique latine, les bars parisiens.

• Son idéal

Etre libre.

• Son signe zodiacal

Bélier, 7 avril 1949.

(*), (**): Oh! Editions. Juin 2003 et Mars 2005.